

Laval théologique et philosophique



Hans Urs von BALTHASAR, *Qui est l'Église ?* Présentation et traduction par Maurice Vidal. Saint-Maur, Socomed Médiation – Éditions Parole et Silence (coll. « Cahiers de l'École Cathédrale », 45), 2000, 126 p.

Gilles Routhier

Volume 59, numéro 1, février 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000796ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000796ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Routhier, G. (2003). Compte rendu de [Hans Urs von BALTHASAR, *Qui est l'Église ?* Présentation et traduction par Maurice Vidal. Saint-Maur, Socomed Médiation – Éditions Parole et Silence (coll. « Cahiers de l'École Cathédrale », 45), 2000, 126 p.] *Laval théologique et philosophique*, 59(1), 166–167.
<https://doi.org/10.7202/000796ar>

Ainsi, l'approche se centre sur un moment charnière du Moyen Âge, l'apparition de l'amour courtois. C. Baladier relève les ressemblances et les différences entre les conceptions théologique et profane de l'amour. Le mérite de la thèse de C. Baladier est de montrer que les troubadours, tout comme les théologiens, par leurs désirs, sont à la quête du Tout Autre, que ce soit la femme idéalisée (dans le cas des troubadours) ou Dieu (pour les théologiens). Les troubadours, vouant à leur Dame un culte s'apparentant à la vassalité, rejoignent les théologiens dans la valeur qu'ils accordent à l'objet de leur amour. Au lieu de l'estime qu'entretiennent les théologiens pour l'amour divin, les troubadours parlent du prix (*pretz*) et de l'éclat (*paratge*) de la bien-aimée (p. 162). Toutefois, les ressemblances s'arrêtent là, car le troubadour ne saurait éprouver de sentiment de culpabilité.

Après avoir esquissé quelques discours médiévaux sur l'amour (chapitre 1), l'auteur fait état des exégèses du *Cantique des Cantiques* (chapitre 2 et 3). On y retrouve l'établissement d'une théologie de la *caritas* où l'amour est envisagé sous le signe de la mesure. À partir du chapitre 4, le paradigme de l'amour courtois est confronté à celui des théologiens. Un thème fait se rapprocher les deux mondes : la joie, c'est-à-dire la *iocunditas* de la charité et le *joï* de l'amour courtois. L'interprétation de C. Baladier a le mérite de dégager les nuances du plaisir propre à l'amour. Parfois, la félicité (*iocunditas*) rencontrée dans l'amour réciproque des personnes divines sert d'archétype du plaisir noble. D'autres fois, le concept de plaisir est associé à celui de la tentation où toute une rhétorique de la sensualité est déployée ; on insiste alors sur les risques de perversion de l'imaginaire (chapitre 5). La délectation morose suscite l'attention de C. Baladier, car l'auteur y voit l'invention de la représentation par le biais d'activités fantasmatiques et imaginaires. L'influence lacanienne semble ici indubitable. Le travail de l'essayiste se poursuit avec une discussion savoureuse du concept de plaisir charnel dans le mariage (chapitre 6) et de la part d'amour qu'on devrait y remarquer. Le chapitre suivant s'attarde au thème du désir dans l'amour courtois en insistant sur l'idéalisation de la femme désirée, la soumission du troubadour à cette dame et le fantasme de l'adultère. Enfin, le dernier chapitre, peut-être le plus stimulant en raison des réflexions sur l'amour théologique, l'amour courtois et les apports psychanalytiques, traite à nouveau de délectation morose et de sexualité en définissant la notion de pur amour.

Cet essai tente en somme de renouveler l'interprétation sur le sujet. Il ne manque pas d'érudition, quoique parfois superficielle, pour le pur plaisir du lecteur qui y trouvera une lecture originale de certains aspects de l'*érôs* au Moyen Âge.

Francis CAREAU
Université du Québec à Montréal

Hans Urs von BALTHASAR, **Qui est l'Église ?** Présentation et traduction par Maurice Vidal. Saint-Maur, Socomed Médiation – Éditions Parole et Silence (coll. « Cahiers de l'École Cathédrale », 45), 2000, 126 p.

Bien que Balthasar ne soit pas considéré comme un ecclésiologue de premier plan, la pensée de ce théologien connaît une telle réception actuellement que son petit livre sur l'Église mérite une attention spéciale. Grâce à Maurice Vidal qui en assure une bonne présentation, ce volume est aujourd'hui accessible en français. Publiée pour la première fois en 1961, cette étude sur l'Église ne se demande pas « ce qu'est l'Église », mais « Qui est l'Église ? » Poser ainsi la question suppose, comme l'avoue Balthasar, que l'Église est quelqu'un, c'est-à-dire une personne ou « un centre spirituel, de conscience, d'actes libres et raisonnables » (p. 30). Pour lui, cette personne n'est pas un sujet collectif, une personnalité corporative, comme on l'a développé au Moyen Âge, ou le « corps mystique », comme l'a proposé la théologie moderne, une extension de la personnalité du Christ,

mais bien un sujet singulier qui, loin d'être la continuation de la personnalité du Christ est plutôt, en suivant la lettre aux Éphésiens, l'épouse du Christ qui se tient vis-à-vis du Christ comme quelqu'un, une personne.

On le devine, la figure sponsale ou nuptiale de l'Église est au cœur de cet ouvrage et l'allégorie de l'épouse, développée par la patristique, fait l'objet de tout le deuxième chapitre au cours duquel Balthasar tente de s'expliquer du faible fondement biblique d'une telle image de l'Église épouse, de l'exploration de l'allégorie dans la patristique, de sa disparition avec la scolastique et de sa reprise aujourd'hui.

Poser la question de l'Église en termes de relation sponsale (mariage : p. 53) entre un sujet personnel et le Dieu personnel nous éloigne forcément de la question « Qu'est-ce que l'Église ? » puisque, dans cette perspective, tout ce qui favorise, rend possible et « caractérise cette rencontre comme rencontre ecclésiale » n'est pas la rencontre elle-même. Ainsi, toutes ces institutions de la vie dans la grâce que sont les sacrements et les ministères sont-elles subordonnées à cette rencontre nuptiale qui se réalise en Marie, subjectivité « féminine et réceptive » capable de correspondre, grâce à l'Esprit de Dieu, à la subjectivité masculine du Christ. En Marie, l'Église trouve son centre personnel, son prototype, si bien que Balthasar a pu écrire que « L'Église est l'unité de ceux qui, réunis autour du oui de Marie [...] et formés par lui, sont prêts à laisser la volonté de salut de Dieu se faire, en eux et pour leurs frères » (p. 13). Pierre représente un autre archétype de la foi, « principe masculin ministériel et sacramentel inscrit dans l'Église » (p. 59). Le sujet personnel de l'Église se trouve donc en Marie qui engendre l'Église.

Ce petit livre fort suggestif pose cependant une question de taille, celle de la limite de la métaphore en théologie systématique. Si le langage de la mystique ne peut s'en dispenser, qu'en est-il de la théologie systématique qui affirme et qui, en cela, n'est pas langage métaphorique ni apophatique ?

Gilles ROUTHIER
Université Laval, Québec

André BIRMELÉ, **La communion ecclésiale. Progrès œcuméniques et enjeux méthodologiques.** Paris, Les Éditions du Cerf ; Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Cogitatio Fidei », 218), 2000, 416 p.

Dans les cercles œcuméniques, parmi les théologiens luthériens francophones, André Birmelé représente sans doute celui qui a le plus de rayonnement et le plus d'envergure. Il demeure le théologien luthérien francophone qui a le plus contribué à soutenir la Déclaration conjointe luthéro-catholique sur la justification, alors que ses collègues germanophones menaient campagne contre sa signature. Cela dit, son soutien à l'accord ne tient pas à la complaisance, comme en fait foi encore son ouvrage qui présente des positions assez exigeantes.

Le présent ouvrage reprend, au moins en partie, des éléments d'articles de l'auteur que l'on a pu lire par ailleurs au cours des dernières années. Cela dit, l'ouvrage n'est pas simplement une collection d'articles, mais représente une véritable unité. Le sous-titre en dit honnêtement le propos. En effet, les trois premiers chapitres présentent le progrès réalisé dans le dialogue luthéro-catholique depuis le début des années 1970 : l'itinéraire du dialogue international et le chemin poursuivi dans les dialogues bilatéraux nationaux aux États-Unis et en Allemagne (chapitre I) ; le dialogue international depuis 1994 (chapitre II) et l'itinéraire complexe (1995-1999) qui a conduit à la déclaration commune sur la justification (chapitre III). Ces trois premiers chapitres, s'ils font état